N° 1396. — 4e Année. CINQ CENTIMES Dimanche 19 Juin 1892

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 28
TOURCOING, rue Verte, 28

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES .... [illegible]
RÉCLAMES .... [illegible]
FAITS DIVERS .... [illegible]
LOCALES .... [illegible]

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8.

TÉLÉPHONE

Notre-Dame du Haut-Mont

Notre-Dame de l'Usine fait beaucoup parler d'elle depuis quelques jours et il faut croire que le tapage fait par la consœur trouble un peu *Notre-Dame du Haut-Mont* car voici la digne jésuitière qui entre en ligne à son tour, cloches sonnantes, et la mitre sur l'oreille.

On a toujours été batailleur dans la cohorte d'Ignace de Loyola et corbleu!... on le fera bien voir au gouvernement de la République.

On s'apprête à Mouveaux à recevoir vigoureusement les agents de la force publique, chargés d'exécuter les ordres du ministre de la justice. On résistera des pieds, des poings et de toute manière, dût-on, à l'instar du frère Jean des Entommeures, empoigner le crucifix en bronze de la chapelle et à l'aide de cet engin, dauber à tour de bras sur les membres du Parquet, sur le commissaire de police et sur la maréchaussée.

Le Révérend père supérieur (1 m 80 de taille, des épaules de porte-faix et des mains à stupéfier les lessiveuses qui savent apprécier les battoirs), a fait à un rédacteur du *Réveil du Nord* des confidences tout à fait curieuses sur la façon dont on appréciait à Mouveaux les instructions ministérielles.

Avant d'examiner en détail les déclarations du révérend père, nous devons dire tout d'abord comment il nous est permis aujourd'hui de traiter ce sujet.

Un collaborateur du *Réveil* s'est introduit avant-hier à Notre-Dame du Haut Mont, se servant d'un subterfuge qu'il est permis de regretter car il pèche beaucoup par la loyauté et quand on reproche particulièrement aux jésuites les manœuvres sournoises qu'ils employent en tous temps pour acquérir un peu d'influence ou se rendre maitres des secrets des autres, on ne peut féliciter un confrère de s'être servi de moyens peu dignes pour obtenir les confidences d'un révérend père.

Le rédacteur du *Réveil* s'est présenté comme collaborant à une feuille réactionnaire du Cambrésis et sous ce masque a été reçu à Notre-Dame du Haut-Mont avec une confiance qui a dû, en vérité, rendre notre homme quelque peu honteux.

Nous ne sommes pas très flattés au point de vue professionnel, du procédé employé par un de nos confrères, mais ces réserves faites, nous reconnaissons volontiers le très vif intérêt que présentent les déclarations du supérieur du Haut-Mont.

On sait que sur l'ordre du garde des sceaux, la chapelle de Mouveaux doit être fermée ces jours-ci.

Or, les pères jésuites qui prétendent être au-dessus des lois humaines, car ils ne reconnaissent d'autres maitres que Dieu et leur général, n'entendent pas se laisser faire bénévolement.

« Dites bien à votre excellent journal, a déclaré le supérieur de la jésuitière, que nous sommes fermement résolus à résister aux lois criminelles qui prétendent nous asservir.

Si le préfet du Nord agit en homme civilisé, nous nous soumettrons, *pour le moment du moins*.

Mais s'il fait intervenir le commissaire de police avec mission d'apposer les scellés sur la porte de la chapelle *j'interdirai formellement l'entrée de la maison à ce fonctionnaire*, fut-il ceint de son écharpe et accompagné de gendarmes.

Voilà une déclaration claire, nette, et qui sonne comme un coup de clairon.

Les jésuites sont prêts, au besoin, à soutenir un siège. Ils sont soldats avant d'être religieux, car, par le caractère même de leur ordre, ils sont hommes de combat avant d'être hommes d'église et il est des heures où ils s'en souviennent.

Les pères Didierjean, d'Aubigny et les autres s'apprêtent à livrer bataille à la force armée; les souvenirs récents de Chateauvillain les hantent et les incitent à la résistance.

Coiffés de l'armet de Manbrin, la lance de Don Quichotte au poing ils attendent, le jarret tendu, la soutane retroussée, l'arrivée des gendarmes.

Voilà qui nous promet une joyeuse journée car il est évident que force devant rester à la loi, les révérends pères risquent d'aller coucher au poste ce soir-là pour rebellion envers l'autorité.

Comme ils ne sont point les ennemis des retraites, la solitude prédisposant aux méditations et favorisant l'élévation des âmes, il est évident que quelques mois de clou ne pourraient qu'être favorables au salut futur des révérends.

C'est sans doute cette considération qui leur met en l'esprit ces idées de résistance et ces projets de bataille.

Bravo les jésuites ! Vous voilà tels que votre patron, le boiteux Ignace, vous rêvaient.

Quel dommage que vous n'ayez pas toujours pris cette attitude ! Il y a longtemps que la France serait définitivement débarrassée de cette secte papelarde qui ne dresse le front qu'à de longs intervalles mais qui en temps ordinaire, rampe silencieusement, tortueusement dans l'ombre. Vipère ne se dressant pour mordre que lorsqu'on l'a longtemps agacée.

Le révérend père supérieur n'a pas borné là ses confidences. Il a fait connaitre aussi de quelle façon les patrons catholiques du Nord entendaient se conformer à la loi.

« Si l'association des patrons catholiques est dissoute, a déclaré le père jésuite, elle sera reconstituée demain par de nouveaux statuts et *tout marchera comme par le passé*.

« D'ailleurs, nous ne changerons rien à nos habitudes, quoiqu'il arrive. Nos retraites continueront. Nous voulons *moraliser* les ouvriers et, quoiqu'on fasse, il sera impossible de nous faire renoncer à l'œuvre que nous nous sommes imposée. »

Le garde des sceaux est prévenu. La séquelle jésuitique est aujourd'hui décidée à toutes les résistances. Le temps des soumissions apparentes est passé.

Et tranquillement, le supérieur de Mouveaux va jusqu'à dire :

« Si nous sommes expulsés à midi, nous rentrerons le soir et rien ne sera changé. »

On n'imagine pas une pareille outrecuidance !

Qui donc peut donner une semblable audace aux congrégations non autorisées? D'où leur vient ce subit accès de révolte ouverte, ce mépris des lois et des gouvernants de notre pays ?

Le jésuite de Mouveaux prend à ce point de vue, le soin de nous renseigner.

« On invoque contre nous la loi, tout-à-fait comme si nous étions soumis aux lois des hommes. Aujourd'hui, nous sommes en France, demain nous serons en Belgique, après-demain en Espagne. *Notre patrie est partout où il y a à travailler pour le bien de l'Eglise*.

A la bonne heure ! nous nous expliquons mieux à présent, l'intervention des Jésuites dans l'élection Lafargue. L'un et les autres sont des sans-Patrie.

C'est par cette négation du plus cher de nos sentiments qu'ils se tiennent.

Toute cette tourbe se vaut. Jésuites noirs ou jésuites rouges, tout cela est de la même farine !

Mais pour en revenir au sujet principal de cet article, les jésuites de Mouveaux se mettent en état de rébellion ouverte.

Ils narguent le gouvernement ! Ils narguent la République ! Ils narguent la loi.

Et ils ont — de leur aveu même — les patrons catholiques du Nord pour complices,

Notre-Dame-du-Haut-Mont s'insurge et *Notre-Dame-de-l'Usine* vient à la rescousse !

Nous avons été tout d'abord extrêmement surpris en lisant les déclarations du supérieur de Mouveaux. Nous nous imaginions que les journaux cléricaux allaient tout au moins nier les propos attribués au père jésuite. Nous attendions curieusement, à ce sujet, le *Nouvelliste-Dépêche*.

Or, le *Nouvelliste* n'a pas trouvé un mot de protestation contre les théories du révolté de *Notre-Dame du Haut-Mont*.

Nous attendions un désaveu, nous nous trouvons en présence d'une affirmation des théories énoncées par le supérieur de Mouveaux.

Nous espérions encore que tout ce récit était une pure invention née dans le cerveau trop imaginatif d'un reporter à court de copie.

Cette illusion ne nous est plus possible à conserver.

Le *Nouvelliste* ne conteste rien. Il se borne à tourner en ridicule les détails un peu trop dramatisés de l'excursion du rédacteur du *Réveil* à Mouveaux.

Eh bien, le terrain est net et le gouvernement voit désormais très clairement ce qui lui reste à faire.

Nous comptons sur lui pour montrer aux disciples de Loyola que — quoiqu'ils en disent — ils sont comme les autres, soumis aux lois.

Il s'agit maintenant de le leur prouver promptement et énergiquement.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

L'interview du "Réveil"

Voici l'interview envoyée au *Réveil du Nord*, interview dont il est question dans l'article publié plus haut :

Désireux de connaître l'opinion des jésuites sur les débats qui ont eu lieu dernièrement à la Chambre et le vote qui y a été émis, je résolus d'aller interviewer à ce sujet le supérieur de la maison de Mouveaux.

Parti de Roubaix, à 1 heure, en compagnie d'un de mes amis roubaisien et bon socialiste, nous arrivons à Mouveaux, vers une heure un quart.

Le couvent des jésuites

A l'extrémité de la commune, en face du gravier de Bondues, se dresse un vaste bâtiment en briques d'un rouge vif, construit au fond d'un magnifique parc et qui a l'aspect d'un château. Une croix en fer s'élève au milieu du toit et émerge au-dessus des arbres, à l'épaisse frondaison, dont le parc bordé de hauts murs est planté.

Il règne autour de cette maison solitaire un silence que trouble seul le mugissement du vent dans la cime des arbres. Les hommes et les oiseaux même semblent la fuir.

C'est ici, comme l'indique la plaque posée au-dessus de la grande porte, Notre-Dame du Haut-Mont, dont on a tant parlé ces jours derniers, à propos de la discussion de l'interpellation Moreau.

Au moment où notre voiture s'arrête devant la porte d'entrée en fer plein, celle-ci s'ouvre comme automatiquement et dans l'entrebâillement, nous voyons se dessiner le visage glabe du portier genre frère lai, qui regarde quelles sont les personnes qui arrivent.

— Monsieur, lui dis-je avec respect, pourrais-je avoir l'avantage de voir M. le R. P. supérieur.

— Je vais avertir, nous dit-il, mon révérend père supérieur, qui se trouve à la chapelle. Voudriez-vous me dire qui j'aurai l'honneur d'annoncer.

Jugeant parfaitement que si je me présentais dans cette pétaudière en qualité de républicain-radical-socialiste, qui ne doit pas être précisément en odeur de sainteté, la porte se refermerait sur moi plus vite qu'elle ne s'était ouverte, j'avais pris mes précautions pour ne pas être évincé.

Aussi tirant de ma poche une carte de visite sur laquelle figurait avec un pseudonyme le nom d'un journal conservateur, que je me garderai de citer pour ne pas lui faire une réclame gratuite, je la lui tendis.

Le portier la lut esquissa un sourire de satisfaction et disparut en trottinant dans la direction du couvent, nous laissant seuls, mon compagnon et moi dans le parloir.

Au parloir

Où diable sommes-nous ici, me dit le citoyen X...., en examinant les images de saints et de saintes, les sacrés-cœurs de Jésus et de Marie appendus aux murailles, froides et humides ? Au milieu de la pièce, éclairée par deux fenêtres donnant sur le parc, se dresse un autel, surmonté d'une vierge, tenant dans ses bras un poupon en chemise, à la chevelure rousse crêpée.

Aux pieds de la Madone, en costume de chanteuse de café-concert, sont prosternés, à droite, un jésuite aux yeux en amandes et à gauche un dominicain, au crâne dénudé, dont les yeux en boules de loto sont en contemplation devant les extrémités nues de la vierge-mère.

Une table, placée entre les deux fenêtres, est chargée de livres. A côté de paroissiens, d'introductions à la vie dévote, je remarque une brochure à couvertures bleues qui porte pour titre : *Catéchisme du patron*. Ce livre, édité par le journal *la Corporation* et dû à la plume de plusieurs jésuites est composé de demandes et de réponses dans le genre de celle-ci, que nous copions rapidement avant l'arrivée du révérend père supérieur :

— Quel est le devoir du patron chrétien dans le recrutement du personnel ?

— Il ne doit prendre à son service, soit comme ouvriers, soit comme employés, que des catholiques pratiquants qu'il connait ou qui lui sont présentés comme tels par des personnes honorables et éloigner comme la lèpre ceux qui ne fréquentent pas l'Eglise

Les autres demandes et réponses sont du même genre. Il y est dit, par exemple, « qu'un patron a pour devoir, en vue de donner à ses ouvriers l'instruction religieuse, d'établir dans son usine une chapelle pour faire la prière en commun et donner au personnel le pain de l'âme. »

J'allais communiquer au citoyen X...... occupé à examiner les images appendues au mur les impressions que me suggérait cette édifiante lecture, trop rapide malheureusement, [illegible] au premier mot de ma réflexion il me fit signe de me taire. Dans un coin du parloir se trouve un calorifère. Il avait cru en voir remuer le couvercle et comme l'astuce des fils de Loyola lui est bien connue, il avait aussitôt pensé qu'un bon père s'était fourré dans le poêle pour nous épier.

Je gardai donc un prudent silence. Aussi bien, je voyais par une des fenêtres s'avancer dans une allée du parc, menant du couvent au parloir un homme bâti en hercule, tête nue, enveloppé d'une longue houppelande noire, suivi par cinq ou six hommes également en houppelande et coiffés d'un chapeau noir à larges bords. Arrivés à une dizaine de mètres de l'endroit où nous étions, les six jésuites s'arrêtèrent dans l'allée et celui qui les précédait entra dans le parloir.

Evidemment c'était le révérend père supérieur attendu par nous.

Le père supérieur

1 m. 80 de taille, large d'épaules, le visage grasouillet, rasé de frais et percé de deux yeux glauques luisant sous d'épais sourcils fauves en broussailles, les cheveux incolores et coupés court, grisonnants sur les tempes, le front fuyant, les traits durs, le dos vouté, tel est le supérieur de la jésuitière de Mouveaux.

Interview du jésuite

En pénétrant dans le parloir, le jésuite décrivit une courbette à laquelle mon ami et moi nous répondimes par un coup de chapeau.

— Mon révérend père, lui dis-je, comme vous avez pu le voir par ma carte, j'appartiens à la rédaction d'un journal conservateur qui m'a envoyé vers vous pour vous demander votre appréciation sur la récente discussion de la Chambre.

Monsieur, qui m'accompagne, est le correspondant à Lille de notre journal. Ne connaissant pas le pays, je l'ai prié de m'accompagner.

Sur ces mots, je regardai mon ami ; il ne riait pas ; c'était le point essentiel.

— Je connais parfaitement, répond avec un susurrement de confessionnal le R. P. supérieur, le journal auquel vous collaborez. C'est un de ces vaillants organes catholiques, comme il serait désirable d'en voir beaucoup en France, pour l'intérêt de l'Eglise et de la religion Je vous prie, messieurs, de vous considérer comme étant ici chez vous.

Le jésuite nous invite à prendre un siège. Il se place devant nous, ses genoux touchant presque les nôtres et poursuit : « En lisant votre carte, je me suis douté de l'objet de votre visite et je vous en remercie. Dites dans votre vaillant journal, Monsieur, que nous sommes fermement résolus à résister jusqu'au bout aux lois criminelles qui prétendent nous asservir. La Chambre a décidé la fermeture de notre chapelle.

C'est très bien, mais entre les paroles et l'acte il y a loin. Si le préfet du Nord agit en homme civilisé, il nous notifiera un arrêté aux termes duquel notre chapelle sera fermée. Alors nous nous soumettrons, pour le moment du moins.

Si au contraire il fait intervenir immédiatement la force brutale et nous envoie le commissaire de police de Tourcoing, avec mission de poser les scellés sur la porte de notre chapelle, j'interdirai formellement l'entrée de la maison à ce fonctionnaire fut-il ceint de son écharpe et accompagné de gendarmes.

— Croyez-vous, mon révérend père, que l'association des patrons catholiques serait dissoute ?

— Pour cette question, nous ne nous faisons pas d'illusion. Il est certain que l'association sera dissoute. Mais retenez bien ceci, Monsieur. A supposer que le syndicat des patrons catholiques soit dispersé aujourd'hui, demain il sera reconstitué par de nouveaux statuts et tout marchera comme par le passé.

D'ailleurs, quoi qu'il arrive, nous ne changerons rien à nos habitudes. Nos retraites ouvrières continueront à se faire dans cette maison. Mercredi nous aurons ici cinquante ouvriers de Roubaix qui viendront faire une retraite; la semaine suivante ce sera le tour des ouvriers d'Armentières. Nous voulons moraliser les ouvriers et, quoi qu'on fasse, il sera impossible de nous faire renoncer à l'œuvre que nous nous sommes imposée, pour le grand bien de l'Église et de la France catholique.

— Vous savez, mon révérend père que la Chambre a également décidé l'expulsion des religieux de votre maison

— Quant à cette mesure, elle nous intéresse fort peu, car si nous sommes expulsés à midi, nous rentrerons le soir et rien ne sera changé.

— J'ai lu dans certains journaux qu'une instruction était ouverte contre les membres de l'association. Est-ce vrai ?

Cette nouvelle est inexacte, je suis allé mercredi à Lille, où j'ai vu M. Féron-Vrau, président du syndicat des patrons catholiques.

Il m'a dit que jusqu'à présent il n'avait été nullement inquiété mais chaque jour il s'attend à être appelé devant le juge d'instruction.

Ce procès, avec lequel on pense nous effrayer, n'est fait que pour nous réjouir, car il nous permettra de réduire à néant devant le tribunal toutes les ineptes accusations qui ont été dirigées contre notre association. A supposer que les patrons catholiques soient condamnés à 300 francs d'amende, que leur importe ? Croyez-vous qu'ils renonceront pour cela à suivre la voie qu'ils se sont tracée ?

Se tournant vers le citoyen X..., assis à ma droite, le jésuite lui demande à brûle-pourpoint : « Faites-vous partie, Monsieur, d'une confrérie ? » Pris à l'improviste, mon compagnon ne répond pas à cette question saugrenue et esquisse une grimace.

Heureusement je sauve cette situation critique en répondant avec assurance : « Nous faisons partie tous deux, mon révérend père, de la confrérie de St-Vincent. »

— C'est très bien, glapit le jésuite, et en témoignage de satisfaction, il nous présente sa tabatière grande ouverte.

— Merci, mon père, je n'en use pas.

— Quant à mon ami X... moins difficile, il plonge deux doigts dans la tabatière qui lui est présentée et hume avec délice la jésuitique prise.

— On invoque contre nous la loi, poursuit notre interlocuteur, tout à fait comme si nous étions soumis aux lois des hommes. Aujourd'hui nous sommes en France, demain nous serons en Belgique après demain en Espagne. Notre patrie est partout où il y a à travailler pour le bien de l'Eglise. Nous n'obéissons qu'à une loi immuable celle-là, à celle de Dieu.

Jugement du Jésuite sur M. Dron

Le nom de M. Dron étant venu dans la conversation au sujet de l'interpellation de lundi, le jésuite s'exprime ainsi au sujet du député de Tourcoing :

« M. Dron est un sectaire, un impie dans la plus forte acception du terme et par dessus tout un ambitieux. Venu comme modeste et pauvre docteur à Tourcoing, il a cherché immédiatement dans la politique un succès que la pratique de son art ne pouvait lui procurer.

Il a beau faire, il a beau se remuer, il ne réussira pas à se faire réélire aux prochaines élections. D'ailleurs, nous sommes là pour l'empêcher d'arriver au but qu'il poursuit.

Soyez persuadé qu'il ne l'atteindra pas. Il est possible qu'il réunisse la majorité à Tourcoing où nous comptons cependant de nombreux et excellents amis, même au sein du conseil municipal, mais soyez assuré que dans les campagnes où l'on est resté, comme vous le savez, très chrétien, il sera pitoyablement blackboulé.

» Et ce sera bien fait car un homme comme lui ne mérite pas de siéger à la Chambre. Il est en cour à la préfecture mais ce n'est pas suffisant pour se faire réélire.

Jugement du Jésuite sur M. Moreau

Parlant ensuite de M. Moreau, notre révérend estime qu'il est moins sectaire et plus libertaire que M. Dron. Il a été élu député à Roubaix, parce qu'il représentait alors l'opinion la plus avancée, mais aujourd'hui, il est distancé par les socialistes et son échec aux prochaines élections ne fait doute pour personne. Du reste, nous y contribuerons par tous nos moyens, car nous sommes avant tout l'ennemi des francs-maçons.

— Mais à propos, ajoute le jésuite en s'adressant au citoyen X... toujours impassible, puisque vous habitez Lille, vous avez du suivre de près les élections de Roubaix.

— Parfaitement, répond notre ami, je m'y suis intéressé.

— Ce sont les étrangers, les 4.000 belges nouvellement naturalisés qui ont fait ces élections. L'ancien conseil a été remplacé par une municipalité socialiste. On supposait que les nouveaux conseillers, illettrés complètement pour la plupart, sans expérience des affaires administratives allaient faire de nombreuses gaffes. Eh bien ! voyez ce qui se passe.

Le conseil ne donne lieu à aucune critique et cela pourquoi, parce qu'il a conservé l'ancien personnel et le secrétaire général de la mairie, M. Sayet, qui est un homme intelligent, instruit, parfaitement au courant des affaires municipales et, ce qui ne gâte rien, un excellent chrétien. Le secrétaire-général de la mairie de Roubaix et les autres employés jouent dans la nouvelle assemblée le rôle de conseil, tout à fait comme le font dans notre association des patrons catholiques les prêtres qui font partie du bureau.

— Pour en revenir au vote de la Chambre, avez-vous reçu une notification quelconque, s'est-on présenté chez vous ?

— Nous n'avons, jusqu'à présent, rien reçu et nous n'avons vu personne. Seulement, j'attends chaque jour une visite de la police. Aussi j'ai donné l'ordre de ne laisser entrer qui que ce soit à moins que ce ne soit une personne connue ou un envoyé de nos amis, *comme c'est votre cas*.

De nouveau, je regardai mon ami. Il était impassible comme la statue de pierre.

Les oubliettes

— M. Moreau, dis-je au jésuite, a parlé à la tribune de la Chambre d'oubliettes qui existeraient dans cette maison. C'est absolument faux, sans doute ?

— Sans répondre, le supérieur hume une prise amoureusement. Son silence équivaut à un aveu !

Le coup de la bénédiction

Après nous avoir dit que le ministère Loubet ne durerait tout au plus que jusqu'au mois d'octobre et que le chef du cabinet est d'une phénoménale faiblesse, le jésuite se levant, étend sur nous sa dextre et nous bénit.

Probablement qu'à ce moment nous dûmes baisser dans son estime, car ni mon ami ni moi ne nous sommes signés sous sa bénédiction.

Dans la cour, il nous remercie vivement de notre visite, puis fait résonner un timbre. La porte s'ouvre. Dans la rue le cocher, fidèle au poste, est sur son siège. Je saute dans la voiture, suivi de mon ami qui se pâme et je file au galop, en m'estimant heureux de n'avoir pas été plongé, pour le reste de mes jours, par une trappe traîtresse, dans les noires profondeurs d'une mystérieuse oubliette.

Paul DELVAL.

Le Crédit agricole

On a pu répéter avec raison que de tous les gouvernements qui se sont succédés en France, la République est le seul qui ait fait preuve d'un souci constant des intérêts de l'agriculture.

Elle avait dès le premier jour fait appel à la sagesse et à la confiance longtemps rebelle des vaillants travailleurs de la terre ; elle s'était penchée vers eux avec sollicitude s'initiant à leurs besoins, compatissant à leurs peines, et les aidant dans la mesure du possible à supporter les terribles années de crise où s'engloutit le fruit de tant de labeurs.

Grâce à cette protection tutélaire, notre agriculture a pu doubler le cap des années stériles et s'initier aux découvertes précieuses que la science a mises à la disposition du travail des champs comme de celui de l'usine.

Les cultivateurs dont l'instruction s'est considérablement développée, recherchent sans cesse les améliorations susceptibles d'être appliquées à la culture.

Mais pour suivre l'évolution qui s'est produite en ces dernières années et pour faire usage des méthodes nouvelles il faut des capitaux. Et c'est pour cela qu'ils réclament avec instance la création du *Crédit agricole*.

La question n'est pas nouvelle, puisqu'elle fut pour la première fois mise à l'étude en 1845. Depuis cette époque elle est maintes fois revenue devant les corps législatifs, unanimes à en reconnaître l'utilité mais non moins unanimes à en voter l'ajournement.

Le Crédit agricole avait passionné tant d'économistes que les projets surgissaient de tous côtés. Au milieu de cette multitude de systèmes ayant chacun leurs partisans, l'hésitation du législateur faisait avorter la réforme, appliquée cependant avec succès dans tous les pays voisins.

Après six mois d'études confiées à une commission parlementaire spéciale, la Chambre a abordé de nouveau jeudi et poursuivra aujourd'hui la discussion d'un projet qui parait ne point soulever d'objections très sérieuses.

Quoique moins passionnants pour le public que les discussions politiques, les débats ont immédiatement pris beaucoup d'ampleur.

Avec son grand talent de parole, sa haute compétence d'économiste et sa foi ardente dans l'intelligence et l'énergie de nos paysans M. Méline, rapporteur de la commission a défendu le projet dont il est en même temps l'auteur et qui repose sur les syndicats agricoles constitués en sociétés commerciales de crédit.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing*, 78

LA FILLE SANS NOM

DEUXIÈME PARTIE

PAUVRE JEANNE

XXXII

OISEAUX DE PROIE

M. de Buffon, qui écrivait son histoire naturelle avec des manchettes, y dénombre avec beaucoup de soin les oiseaux qui ont été créés et mis au monde avec la mission spéciale de dévorer les autres.

Il y en a de gros, de moyens et de petits, aigles, vautours, gypaètes, faucons, éperviers, buses, tiercelets et autres malfaiteurs de haut vol. Naturellement les plus puissants sont les plus difficiles à atteindre.

Par analogie, on aurait pu classer les Burlett, Templeton and Co parmi les aigles, vautours et gypaetes qui du haut de leurs sommets inaccessibles se rient du plomb des chasseurs.

La maison d'Oxford street n'était pas précisément un sommet inaccessible, mais elle semblait blindée, casematée et à l'abri des assauts de la police.

C'était l'aire de ces hypocrites brigands dont la hardiesse n'avait d'égales que leur habileté dans la conception du crime et l'audace dans son exécution.

Nous avons laissé Tom Childs devant une table de l'hôtel Terminus, s'offrant un succulent déjeuner qu'il dévora avec une tranquillité magistrale.

Cette tranquillité était, d'ailleurs, parfaitement justifiée.

Les policemen de tous les pays regardent de travers les gens mal vêtus.

Soyez en guenilles, eussiez-vous une conscience immaculée et un casier judiciaire blanc comme neige, le bon gendarme vous priera d'exhiber vos papiers.

Le passant bien mis jouit d'une considération provisoire.

Tom Childs était bien mis.

Rien ne vint donc troubler ce festin arrosé de pale-ale et suivi d'un abondant café et de quelques verres de liqueur.

Tom Childs était un gaillard pourvu d'un estomac aussi élastique et aussi complaisant que sa conscience.

Son domestique, autre employé de l'honorable Templeton, se nourrissait avec le même flegme et la même abondance, à l'une des tavernes voisines, en face de la gare, l'œil au guet et surveillant la consigne des bagages, de loin, avec la prudence du Peau-Rouge dans une forêt vierge.

Mais qui diable aurait pu se défier de cette malle qui annonçait une bonne et solide opulence chez son propriétaire ?

Elle reposait sur le pavé de la gare, honnêtement, en toute sécurité, sans que personne s'en inquiétait, si ce n'est pour veiller à ce qu'elle fut remise en temps et lieu au gentleman qui daignait la confier aux bons soins de la Compagnie.

En outre comment aurait-on éventé la disparition soudaine de ce brave brocanteur qui demeurait seul, comme un hibou dans un trou de ruine, et ne regagnait son logis qu'à la nuit pour sortir de nouveau le lendemain dès le matin ?

Ce Samuel Rosen avait en vérité agencé son existence pour tenter les convoitises des pick-pockets et bandits de tous les pays et leur rendre la tâche facile.

Au surplus, Tom Childs se tenait sur ses gardes.

Tout en buvant et en mangeant ferme, comme un bon Anglais au puissant appétit peut le faire, il ne perdait pas de vue sa sécurité et son but.

Il se disait qu'il aurait le temps de s'abrutir à Londres tout à son aise, dans les public-houses, les tavernes, les bars et les taps de la Cité, en compagnie des coquins de terre et de mer de sa connaissance, après avoir touché sa prime de cinq cents livres sterling, un beau denier !

Pour le moment il était sous les armes, et sous les armes un bon soldat ne bronche pas.

Tom Childs était un des meilleurs soldats du général Templeton et il avait une sorte de probité à lui.

Il était convenu d'une certaine besogne moyennant un certain prix.

Il accomplissait sa tâche en conscience.

Or, cette tâche comportait deux parties.

La première était exécutée et proprement, il s'en flattait.

La seconde consistait à faire disparaître le corps du délit et à rendre le bénéfice de l'opération dans les bureaux des patrons.

Rien n'était moins embarrassant ; les mesures étaient prises.

A une heure moins le quart, Tom Childs se lesta l'estomac d'un dernier verre de cognac première marque, rejeta sur son complet à carreaux son ample cache-poussière, mit son petit chapeau marron sur ses cheveux jaunes, paya largement son addition, traversa la cour de la gare du pas d'un bon insulaire qui est partout chez lui, soutenu au besoin par son ambassadeur, et se rendit à la consigne.

Son valet l'y avait précédé et retirait le précieux colis qu'il faisait enregistrer sans façon aux bagages.

A une heure, quand le rapide de Paris au Havre fit entendre le coup de sifflet du départ, le maître et le domestique étaient confortablement installés dans un wagon capitonné à souhait et tournaient le dos, non sans une titillation de bien-être intime, à cette bonne ville qu'ils venaient de dévaliser dans la personne d'un de ses habitants.

Si vous croyez que quelque souvenir pénible leur contractait le diaphragme, vous avez tort.

Les pirates qui venaient de capturer un trois-mâts chargé de denrées coloniales, ou quelque galion de la Compagnie des Indes, en cassant la tête à deux ou trois douzaines d'ennemis, n'avaient-ils pas la conscience parfaitement en repos ?

C'était la guerre.

Pour Tom Childs aussi, son expédition, c'était la guerre.

Ce brave gentleman venait d'entreprendre une petite campagne en territoire ennemi. Elle avait réussi. Tout était pour le mieux.

Le train le berçait comme un enfant dans son lit et le plongea dans un profond sommeil.

Il rêvait de jouissances béates et oubliait totalement le malheureux brocanteur qui reposait à côté de ses bijoux et de ses pierres, un trésor laborieusement amassé. Cela se voyait à l'épanouissement de sa large face bouffie. La perspective de ses cinq cents livres qui font, en bon argent de France, douze mille cinq cents francs, le comblait d'aise.

Cela représentait une incalculable quantité de chopes de porter, de roastbeef, de gin, de jambon, de pale-ale et de wisky, sans compter les délices d'un autre ordre qui ne manquent pas plus à l'Alhambra ou à Piccadilly qu'au Moulin-Rouge ou au Jardin de Paris.

Au Hâvre, son compagnon fut obligé de le secouer fortement pour l'éveiller.

Ce Tom Childs était une nature à l'épreuve.

Il n'était pas plus de cinq heures.

Comment le concierge de Samuel Rosen aurait-il pu s'inquiéter du sort de son locataire qui ne rentrait jamais avant dîner, toujours accompagné de sa mystérieuse sacoche !

Tout était prévu dans le plan de Pierre Brécheux.

Tom Childs, de son côté, savait calculer, et au fond il était bien tranquille.

Il se frotta les yeux et descendit du train, tandis que le valet se faisait délivrer la malle.

Un des marins de l'*Albatros* attendait dans la cour de la gare avec un fiacre.

On sort aisément d'un pays. On n'y entre pas de la même façon. Les douaniers ont des curiosités gênantes.

L'Anglais n'avait pas à les redouter.

A cinq heures et demie, la malle était définitivement embarquée dans une belle cabine aux boiseries d'acajou poli et verni comme une laque du Japon et je vous affirme que personne n'avait eu l'idée d'arrêter ce gentleman imposant et majestueux dans son cache-poussière et qui promenait un œil plein d'assurance et de gaillardise sur les personnes du beau sexe qu'il rencontrait.

Les gens du Havre devaient se dire, au contraire, en voyant son matelot, juché à côté du cocher, sa malle énorme et le valet de chambre qui l'accompagnait :

— Voilà un lord qui voyage avec tous les raffinements possibles et de taille à boxer sans façon si on le regardait seulement de travers.

Quand le joli bâtiment passa entre les jetées pour gagner le large, brillant, astiqué mieux qu'une frégate de l'Amirauté, ses cuivres luisant comme de l'or, le pont net comme un parquet de palais, sans une tache, ses deux petits canons fièrement postés à l'avant les curieux en promenade étaient plutôt tentés d'applaudir que de vérifier la cargaison de ce joujou de prince.

Personne ne le poursuivit ; beaucoup l'admirèrent.

Il était sauvé.

Lorsqu'il doubla le cap de la Hève, il filait ses quinze nœuds à l'heure avec l'aisance d'un pigeon voyageur qui retourne à son colombier.

Vers dix heures du soir, il était à moitié chemin entre le Havre et Folkestone, lancé à toute vapeur.

Depuis longtemps déjà il avait cessé d'apercevoir les feux de la Hève et c'est à peine s'il distinguait ceux des côtes anglaises ou les phares de Boulogne si puissants dans la nuit.

Le mécanicien du bord, le capitaine et les matelots se tenaient à leur poste, indifférents à tout excepté à leur service.

Ils étaient payés pour conduire et chauffer le coquet bâtiment et ne s'occupaient pas d'autre chose.

L'Anglais exécute sa consigne avec ponctualité.

La cabine de la malle était éclairée.

Elle touchait à celle de Tom Childs et de son valet, redevenu son égal depuis qu'il avait mis le pied sur l'*Albatros*.

Les deux bandits ne dormaient pas et procédaient à une lugubre besogne.

Samuel Rosen était tiré de la boîte qui lui servait de cercueil et revêtu d'une véritable carapace de plomb.

Des bandes plates et lourdes s'enroulaient autour de son cadavre fixé dans la rigidité de la mort.

L'opération terminée, Tom Childs fit basculer le hublot de la cabine.

Cela ne produisit aucun bruit.

Le cadavre, d'une pesanteur énorme, glissa dans l'ouverture, soutenu par un câble qui atténuait sa chute dans l'abîme.

L'*Albatros* continua sa route sans s'apercevoir de l'allegement de sa cargaison.

Le brave Tom Childs descendit ensuite au carré de la machine.

Le foyer était béant, incandescent, rouge comme une des portes de l'enfer.

Le mécanicien et le chauffeur fumaient une pipe, assis sur un banc dans un coin.

Tom Childs lança dans le foyer dévorant un paquet enveloppé d'un morceau de toile à voile.

Les trois hommes eurent un rire silencieux C'était fini.

De Samuel Rosen, de sa sacoche et de ses vêtements, il ne restait rien qu'un cadavre informe que le filet d'un pêcheur ne pouvait pas même ramener à la surface des profondeurs où il était enfoui.

A six heures, au moment où un jour douteux se levait sur Londres enseveli dans la brume épaisse qui est comme le linceul de cette fière cité, un canot de l'*Albatros* accosta le quai entre Southwark et Blackfriars.

C'est à peine si on distinguait un homme à cinq pas.

Les douaniers veillaient pourtant.

Ils veillent toujours aux bords de la Tamise.

Mais il y a des grâces d'état.

Le premier qui aperçut le voyageur lui tendit la main.

— Eh ! Tom Childs, vous vous promenez de bon matin, dit-il avec un coup d'œil amical.

— Oui... des affaires... Viendrez-vous à la taverne de Couronne, Dick Turner ?

— Ce soir à cinq heures.

— Bonjour, Dick.

(*A suivre*) CHARLES MÉROUVEL